

ROGER VAILLAND

ÉCRITS
INTIMES

nrf

GALLIMARD

ISBN 2-07-027411-X

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1968.*

Imprimé en France.

AVERTISSEMENT

Roger Vailland a laissé plus de 2 000 pages inédites : ébauches de romans, de nouvelles ou de pièces de théâtre, notes pour des essais, et aussi correspondance et journal intime qui forment l'essentiel de ce premier livre.

Les textes présentés ici ont été classés dans un ordre chronologique, le seul, nous a-t-il semblé, qui rende compte avec rigueur de l'évolution d'un homme qui disait lui-même s'être fait au cours de saisons successives.

Nous n'avons pas hésité à maintenir des textes hâtivement écrits, malgré ce qu'ils pouvaient comporter d'inachevé dans la forme.

Quelques modifications ont été introduites par rapport aux manuscrits : les lapsus ont été corrigés sans qu'il nous ait paru utile d'alourdir cette édition en le signalant ; des passages ont été coupés dans la mesure où il s'agissait le plus souvent de notes à peine ébauchées ; enfin des noms propres ont été modifiés ou supprimés par égard pour la vie privée de personnes qui se trouvaient citées.

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à Jean Recanati qui a bien voulu se charger avec compétence et dévouement de l'ordonnancement et de la présentation de ces Écrits intimes.

Elisabeth Vailland.

Les notes appelées par un astérisque sont de Roger Vailland lui-même.

1923-1934

A quinze ans, Roger Vailland, élève de seconde au lycée de Reims, est « un garçon frêle et doux, assez timide ¹ », qui écrit des poèmes.

Il a été, dira-t-il dans La Fête, « un enfant craintif, noué ». Son premier contact avec l'école l'a terrifié — de là viendra peut-être son anxiété cyclothymique de l'automne : une réactivation de cette angoisse qu'éprouvait aussi Pierrette Amable dans Beau Masque « en sentant l'odeur de grésil, le jour de la rentrée des classes ». Il est à peine plus à l'aise chez lui : très attaché à sa mère (« j'en étais amoureux », écrira-t-il plus tard dans son journal intime), il est inhibé devant son père (« je n'ai jamais eu de meccano, pire : je n'ai jamais osé en demander ² »).

Catholique par tradition familiale, il est venu à la religion avec ferveur, craignant Dieu, très attentif à ne pas commettre de péché : il croit en l'enfer. Quand arrive l'âge des plaisirs solitaires, il tait son vice, et ses communions sont sacrilèges. Le jour où il en fera l'aveu à son confesseur, il sera, comme Philippe Letourneau dans Beau Masque, si défait que l'aumônier devra lui faire boire un verre de rhum.

Brusquement, il a cessé de croire en Dieu. « C'était au moment où je commençais d'étudier la géométrie, dira Eugène-Marie Favart dans Un Jeune Homme Seul. Un beau jour, il me sembla aussi absurde de croire en Dieu que de prétendre que les trois angles d'un triangle ne sont pas égaux à deux droits. » En se libérant

1. René Maublanc, *Le Pampre*, 1923.

2. *La mort d'un athée*, 1944 (notes inachevées).

de la crainte de l'enfer, s'est-il pour autant libéré de toute inhibition devant la notion de sacré ? Il ne le semble pas : l'irrespect viendra plus tard. Il reste en tout cas mal à l'aise dans la vie, dans son milieu, il aspire à être autre. Quand il découvrira Rimbaud, il sera pris d'un élan fraternel : il se reconnaîtra. « Je meurs, je me décompose dans la platitude, dans la mauvaiseté, dans la grisaille » : le jeune Roger Vailland pourrait le dire, lui aussi.

Pour l'instant, il sait tout juste ce qu'il ne veut pas : ne pas être ce garçon frêle, à la musculature peu développée, ne plus connaître cette existence terne faite de cycles qui se répètent, et où il ne se passe rien, ne pas avoir à compter avec l'argent, ne pas être ce fils qui reste soumis malgré des velléités de révolte, ne pas être gauche, ne pas être timide avec les filles, ne plus connaître cette disgrâce qui lui rend le bonheur inaccessible.

Il décide d'être lui-même l'artisan de sa métamorphose. A l'école, pendant les cours de gymnastique, il s'arrêtait net, à l'extrémité du tremplin, incapable de sauter, saisi d'angoisse sous les ricanements de ses camarades¹. Il s'oblige à prendre des leçons de boxe, à jouer au football et à s'entraîner à bicyclette. D'autres inhibitions sont plus difficiles à vaincre : il apprend à danser, affronte le dancing pour la première fois à seize ans. La suite se trouve dans *Les Mauvais Coups* : « Milan avait invité une inconnue, il avait marché trois mesures ; « il faut apprendre à danser » avait-elle dit, elle s'était détachée et était retournée s'asseoir ; la danse était un tango. Pendant des années, il n'avait pu entendre un tango sans qu'aussitôt sa poitrine se contractât d'angoisse. »

Voilà l'adolescent qu'il est : rempli d'anxiété pour le présent, et accablé à l'idée que son sort est déjà tout tracé, et qu'il risque, quoi qu'il fasse, d'être impuissant à infléchir le déroulement de sa vie. Vailland le dira, quarante ans plus tard² : le Jeune Homme Seul, ce petit Eugène-Marie Favart qui est pris de nausées en assistant à un mariage dans sa famille, et qui se dit : « Alors, qu'est-ce que va être ma vie ? Je vais faire comme eux, je vais finir mes études, et puis je vais avoir un métier, une situation, une carrière, et puis je vais me marier, je vais avoir des enfants, et puis je vais travailler pour leur faire aussi une situation, et puis je vais mourir et il ne se sera rien

1. La Fête.

2. Interview sur *La Truite* (*Lectures pour Tous*, T élévision ançaise).

passé, il ne se sera rien passé que ça... Je vais recommencer comme mon père, comme mon grand-père, c'est absolument bête, c'est insupportable, c'est invivable et jamais je n'accepterai » — ce garçon-là, c'est lui, tel qu'il était à Reims, à quinze ans.

La poésie est à la fois refuge et revanche. Écoutons encore Vailland :
« Nous étions, entre 1920 et 1925, dans un lycée de province, quatre garçons fort pauvres (...)

« Notre fierté se rebella; nous n'admettions pas d'être vaincus dès le départ; et nous avions de solides appétits. Nous décidâmes de devenir poètes.

« Les grosses voitures, les femmes à fourrures, le baccara, le whisky sous la véranda des grands hôtels, le pouvoir sur les hommes, tout ce qui nous paraissait délectable nous était interdit. Mais les voies de l'Esprit nous restaient ouvertes, qui nous permettaient de nous égarer aux plus riches, aux plus puissants, de les surpasser, de leur donner des leçons ¹. »

Un poème de Vailland est publié au début de l'année 1923 dans la revue littéraire de Reims, Le Pampre, qui compte parmi ses animateurs René Maublanc, professeur au lycée. Dans le même numéro paraît un poème de Roger Gilbert-Lecomte, qui est, pour Vailland, l'ami le plus proche, dans la vie et dans le rêve. Dès l'année suivante, les noms des deux garçons figureront dans la liste des collaborateurs littéraires de la revue, à côté de celui de Paul Fort que Vailland considère alors comme son maître...

Si le jeune Roger Vailland avait seulement recherché la gloire, ce début de carrière littéraire l'eût comblé. Mais si plaisantes que soient les satisfactions de vanité, c'est d'autre chose qu'il est en quête — mais qu'il serait, lui-même, bien en peine de définir. La grâce peut-être? La grâce dépouillée de son contenu mystique, la grâce en tant que contraire de cette intolérable disgrâce qu'il sent confusément peser sur lui.

Ils sont quatre, au lycée de Reims, à connaître le même mal de vivre : René Daumal, Roger Gilbert-Lecomte, Robert Meyrat et Roger Vailland. Cherchant à s'évader d'une vie médiocre, ils ont découvert la poésie; ils découvrent aussi la drogue.

C'est Daumal qui est sans doute à l'origine de la découverte; il utilise, pour sa collection de papillons, du tétrachlorure de carbone, qui a, respiré par l'homme, des effets hallucinogènes... Il en fera

1. Le Regard Froid.

part à ses camarades. Ainsi se fera pour Vailland l'entrée dans la drogue, une longue succession d'accoutumance et de sevrages, jusqu'au sevrage définitif, en 1947. Qu'est-ce que la drogue? Duc le dira dans *La Fête* : un cocon, « le cocon qui protège du monde comme le ventre d'une mère ». Pour Roger Vailland encore adolescent, la drogue est déjà l'antidote du spleen.

Elle est aussi le moyen de se rendre maître de son temps intérieur. « A dix-sept ans, dira Marat dans *Drôle de Jeu*, je m'étais fabriqué une sorte de baromètre dont les graduations marquaient, au-dessus de zéro, tous les stades de l'aisance intellectuelle et de l'allégresse jusqu'à « l'extase », au-dessous de zéro tous les degrés de la mélancolie, de la dépression, du dégoût de soi-même, jusqu'à cet état limite où seule la conscience de pouvoir se tuer à n'importe quel moment rend tolérable un prolongement de l'existence perpétuellement considéré comme provisoire. »

Drogue et poésie vont de pair, chez ces élèves du lycée de Reims. Du tétrachlorure de carbone ils en viennent à des drogues plus sérieuses. Leur démarche est pleinement lucide : c'est bien dans un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens qu'ils entendent s'engager. Quant à la poésie, elle est, elle aussi, un moyen de s'évader du réel.

Des poèmes à la manière de Paul Fort, Roger Vailland et ses camarades passent aux haïkaï, ces épigrammes japonaises de dix-sept syllabes en trois vers, dont le genre vient de s'introduire en France, puis, très spontanément, des haïkaï à l'écriture automatique. Ils ignorent tout du surréalisme, ce n'est pas une mode littéraire qui les guide. Nous sommes des « anarchistes de la perception », dit Vailland. Refusant le monde tel qu'il est, ils le rejettent en bloc, et la Raison avec lui.

Daumal, Lecomte, Meyrat et Vailland ont créé le patronage des simplistes, ils s'intitulent entre eux les « Phrères Simplistes ». Qu'est-ce que le simplisme? « Nul sens à chercher sous ce mot, écrira Daumal¹. Pourtant, il y a peut-être là quelque analogie avec cet état d'enfance que nous recherchons — un état où tout est simple, facile (...). Cette facilité vers quoi nous tendons est ce que les théologiens appellent la grâce (...). Pour nous quatre simplistes, l'essentiel est cette évasion, cette grâce. »

1. *Lettre à Maurice Henry, 8 juin 1926 (René Daumal, Lettres à ses amis, Gallimard, 1953).*

Quelques mois plus tôt, ils avaient poussé plus loin la logique qui les avait conduits à « briser les cadres humains » : ils avaient conclu entre eux un pacte de suicide collectif. « Nous avons fait le serment de nous suicider le jour de nos dix-huit ans. » Ce n'était pas un serment d'enfant : en mars 1925 un professeur du lycée découvrit le plus âgé des quatre garçons, un revolver à la main : il était le premier à échéance... « Ce que nous admirions, dira Marat dans l'un de ses monologues intérieurs de Drôle de Jeu, c'était R. D. ¹ appuyant contre sa tempe un revolver à barillet dont il savait que l'un des huit cylindres, mais lequel? était chargé : pour la vie, pour la mort, à un contre sept, à sept contre un, sans pathétique, en rigolant, juste pour signifier que rien n'avait d'importance. »

Voilà dans quoi baigne Roger Vailland pendant son adolescence. Il faut y ajouter une autre composante, essentielle : la privation de femmes, d'autant plus ressentie que son attirance est très vive. Eugène-Marie Favart « n'avait jamais approché de femme. Il y pensait énormément. L'idée de sa main sur une poitrine ou sur un ventre de femme suffisait à provoquer en lui une angoisse qui vidait ses jambes de sang et les faisait fléchir. Cela avait commencé au cours de sa treizième année et ne lui laissait plus de repos ». La poésie est une compensation — comme l'onanisme.

Car, quelque désir qu'il en ait, les femmes lui sont inaccessibles. Pourquoi inaccessibles? A cause du puritanisme familial, dira-t-il dans une note médico-biographique qu'il destine, en 1950, à un médecin de Rome. A cause du manque d'argent et du manque de liberté, dira-t-il ailleurs (La Fête, Le Regard Froid). Mais passé l'adolescence, Vailland ne tardera pas à savoir que « quand un homme veut une femme, il l'a ». S'il n'a pas, adolescent, les femmes qu'il désire — ou qu'il croit si fortement désirer — c'est que s'il s'imagine affranchi de la hantise du péché, il en est encore, comme Frédéric de Drôle de Jeu, au stade de la peur des femmes. Le libertin Vailland se débat dans sa préhistoire, dans ce qu'il appellera plus tard « l'âge de l'onanisme solitaire », où « le moi source de plaisir s'oppose à lui-même avant d'être assez hardi pour conquérir les objets de son plaisir, avant de devenir sujet,

1. Robert Desnos.

être de plaisir ¹ ». « Le plaisir se refuse à qui le méprise, *écrivra-t-il encore* ²; il fuit dès qu'il pressent qu'il sera l'objet d'un remords (...), il requiert un esprit libre. »

Pour l'heure, il en est à guetter derrière les rideaux de sa maison particulière de Reims les jeunes ouvrières qui passent sous ses fenêtres à la sortie de l'usine comme Eugène-Marie Favart, et comme Philippe Letourneau guettera, caché dans la roseraie de sa propriété, l'inaccessible Pierrette Amable allant rejoindre Beau Masque.

(Lorsque Roger Vailland sera devenu romancier et libertin, il lui restera, de cette saison de sa vie, une matière pour son œuvre : s'il y a, dans tous ses romans, un personnage dans lequel il se projette directement, il y a aussi un autre personnage [mais il s'agit parfois du même] qui porte la marque du Vailland inhibé de sa préhistoire : dans Drôle de Jeu, Frédéric, qui est gauche, qui a peur des femmes, et qui se dissimule cette peur à lui-même; dans Les Mauvais Coups, Milan fuyant devant Hélène; dans Bon Pied Bon Œil, Rodrigue, que le naturel d'Antoinette Larivière rend impuissant; dans Un Jeune Homme Seul, Eugène-Marie Favart, incapable de donner forme à ses désirs; dans Beau Masque, Philippe Letourneau, un Eugène-Marie Favart qui n'aurait pas grandi; dans 325 000 francs Busard, trop respectueux avec Marie-Jeanne et possédé par elle; dans La Loi Francesco Brigante, pris d'angoisse quand Donna Lucrezia s'offre à lui, et dont une connaissance, la putain de Foggia, dira, après quelques minutes d'expérience : « c'est une gonzesse »; dans La Fête, Jean-Marc Lemarque qui ne sait pas vouloir une femme, et qui a, au lit, des caprices d'enfant vicieux; dans La Truite, Galuchat et Rambert qui appartiennent à la même famille des disgraciés. Le Vailland adolescent fournira ainsi au Vailland libéré des tabous un négatif dans l'élaboration de sa morale libertine, où le lit joue le rôle de révélateur — « les voici nu à nue dans la solitude du lit et sommés de faire leurs preuves ». Et si Vailland a pris tant de plaisir à s'accomplir dans son libertinage, c'est peut-être que sa mue n'a pas cessé de l'émerveiller : Danceny devenant Valmont et le puceau Vailland Don Juan-Vailland.)

Dans l'intervalle, les « Phrères Simplistes » de Reims grandissent; ils ont passé leur baccalauréat de philosophie en juillet 1925. Vailland

1. Entretiens de Madame Merveille...
2. Esquisses pour un portrait du vrai libertin.

et Daumal ont décidé d'entrer en hypokhagne à Paris. Roger Gilbert-Lecomte fera sa médecine.

Ils songent en marge de leur travail scolaire à créer une revue où s'exprimerait l'idéologie du simplisme. Ils ont découvert un peu plus tôt à Reims le numéro un de la Révolution surréaliste; ils ont constaté (avec surprise) que d'autres, à Paris, faisaient des recherches dans la même direction qu'eux-mêmes; ils tiennent à garder leur physionomie propre. « Ils s'estiment proches des surréalistes, leurs aînés, mais ils mettent plus de rigueur, estiment-ils, à déduire toutes les conséquences de la révolte surréaliste. Tout remettre en question dans tous les instants et parallèlement, selon le langage de l'époque, battre sa mère tant qu'elle est chaude, tel est leur programme ¹. »

*A Paris, le jeune provincial qu'est encore Roger Vailland subit tout le poids de son provincialisme. Manquant d'aisance (moins faute d'aisance réelle qu'à cause de la conscience accablante qu'il a de son manque d'aisance), il se sent comme ces adolescents dont il parlera dans ses Remarques sur la Singularité d'être Français, qui viennent dans la capitale pour la première fois, et qui, entrant au café, ont peur de faire sourire le garçon. Ou encore comme Bernis : « J'arrivai à Paris avec l'accent languedocien. » Mais Bernis est un homme de caractère : « Les plaisanteries de mes camarades me le firent perdre dans les trois mois. » Vailland s'obligera à dépasser tout aussi vite son provincialisme : il se fera dandy. « Je me rappelle, racontera son camarade de khagne Robert Brasillach ², un garçon au visage osseux, aux cheveux longs, volontiers porteur d'une pèlerine qui lui donnait un air byronien (...) C'était Roger Vailland, à coup sûr un des personnages les plus extraordinaires de notre classe. Il nous apportait *Le Manifeste du surréalisme*, *Poisson soluble* et les poèmes de Paul Eluard. Il nous traduisait « mot à mot » Mallarmé et Valéry (...) Il nous chantait les mérites de l'acte gratuit — qu'il nommait acte pur — et l'écriture automatique. Il était le Lafcadio de Gide incarné pour nous, et bien qu'il soit rare d'admirer quelqu'un de son âge, il est exact que nous l'admirions. »*

Roger Vailland est en pleine transformation : il a connu une

1. La Fête.

2. Notre avant-guerre (Plon).

jeune fille, dont il est amoureux ; il l'appellera *Mimouchka* dans la vie et *Isabelle* dans *La Fête*. Sa liaison clôt le chapitre de ses inhibitions devant les femmes ; elle est également l'occasion d'une rupture avec ses parents. Une maladie l'a empêché de se présenter au concours d'entrée à l'École Normale Supérieure ; il renonce à poursuivre ses études, il travaillera pour gagner sa vie. Roger Vailland prendra pleinement conscience, après coup, de l'importance de cette période dans sa maturation : dans le document médico-biographique déjà cité, il écrira en 1950 : « A dix-huit ans, scarlatine grave avec complications (...) dont la guérison s'accompagne d'une révolution psychique : disparition de la timidité, rupture avec la famille, indépendance matérielle rapidement conquise par le travail, cohabitation de deux ans avec une étudiante, vie sexuelle absolument normale. »

Vailland se persuade qu'il a maintenant la grâce. « Il y a des gens, explique-t-il à ses camarades¹, qui, placés devant deux boutons électriques dont l'un est ouvert et l'autre fermé, s'ils veulent fermer celui qui est ouvert se tromperont toujours. Il y en a qui ne se tromperont jamais. Les premiers n'ont pas la grâce, les autres ont la grâce. »

Lui en a fini avec ses disgrâces de l'enfance et de l'adolescence ; il ne lui reste plus comme problèmes personnels que ceux de l'intendance : quel travail entreprendre qui lui permette de vivre ? Vailland fait le tour des salles de rédaction ; il réussit à entrer à Paris-Midi. Mais il s'agit pour lui d'une activité seconde, même si elle lui prend la plus grande partie de son temps : l'essentiel de sa vie est ailleurs.

Ailleurs, c'est-à-dire aux côtés de Daumal et Lecomte dans la préparation de leur revue. Le titre avait été trouvé (par Vailland semble-t-il) : *Le Grand Jeu*. Les fonds avaient également été trouvés (grâce à l'éditeur Léon Pierre-Quint qui s'intéressait à Lecomte). Des rapports s'étaient établis avec les surréalistes, qui avaient soumis les jeunes gens à un véritable examen de passage avant de les estimer dignes de figurer à leurs côtés.

Pendant quelques mois, la vie de Vailland s'ordonne exactement comme il aurait pu le souhaiter : l'ex-jeune homme seul vit avec *Mimouchka*, le provincial fréquente les bars de Montparnasse et s'initie à la vie parisienne ; il a Paris-Midi pour vivre et *Le Grand Jeu* pour répondre à sa vocation.

1. Robert Brasillach, ouvrage cité.

Des fissures ne tarderont pas à se produire. A l'intérieur de l'équipe du Grand Jeu d'abord. Daumal a fait la connaissance d'Alexandre de Salzmann, disciple de Gurdjieff. Rencontre pour lui essentielle : il s'engagera désormais de plus en plus dans une démarche mystique, fortement influencée par les philosophies de l'Inde. Daumal veut pousser jusqu'à son extrême limite cette recherche de l'extase et de la grâce à quoi se livrait le petit groupe de Reims. Vailland s'éloigne. Est-ce déjà chez lui une manifestation spontanée de cette « distance » à la Marat ou à la Don Cesare, dont il se fera plus tard — mais seulement plus tard — une règle? Est-ce plus simplement qu'ayant surmonté ses problèmes personnels grâce à Mimouchka, et cessant de se sentir disgracié, il n'est plus celui qu'il était à Reims? Il ne tarde pas à rompre avec Daumal. Leurs chemins, désormais, vont diverger.

Revenant sur cet épisode de sa vie en 1944, Vailland écrira : « Daumal ne pouvant acheter une auto fait des exercices respiratoires à la manière des yoghis. Mon père victime du chômage, se retire au couvent aussi souvent qu'il le peut. Sincères ces deux-là, mais « réalisant » le rêve compensateur. » Et quelques mois avant sa mort, il notera, dans son journal intime ¹ : « Je n'ai plus aucune tendresse pour Roger Gilbert-Lecomte, encore moins René Daumal, souvenirs. Ce qui survit, souvenir, c'est moi, à tâtons mais inflexible, échappant précautionneusement à une histoire que j'avais inventée et qu'ils continuaient de vivre. » Mais il est, sur le moment, très atteint par la rupture, et par la dislocation du groupe des « Frères Simplistes » qui était devenu sa famille d'élection.

Un autre événement contribuera à l'enfoncer de nouveau dans la mélancolie : son exclusion du groupe surréaliste. Il avait écrit dans Paris-Midi, sur un sujet anodin, un court article où il était question du préfet de police Chiappe, « épurateur de notre capitale ». Il est aussitôt mis en accusation par les surréalistes. Vailland invoque pour sa défense sa qualité de salarié, de prolétaire de la plume : reproche-t-on aux ouvriers des usines d'armement de tourner des obus? Le « tribunal » surréaliste rejette l'argument et prononce l'exclusion.

D'après le témoignage de ses amis de l'époque, Vailland fut profondément affecté par cette décision, qui le marquait d'infamie.

Dans une œuvre romanesque où l'histoire de sa propre vie lui a fourni tant de thèmes à transposer, on n'y trouve guère d'allusions. Une ligne dans Un Jeune Homme Seul : « l'amertume et le désespoir qui sont le lot des excommuniés », trois lignes dans Beau Masque : « Seuls les militants éprouvés, congédiés pour des raisons politiques avouées ou non, échappent à ce sentiment de honte consécutive à toute excommunication. » Mais Vailland a dit aussi : « On ne raconte pas ses humiliations. »

Rejeté par ceux qu'il considérait comme ses pairs (et qui étaient aussi ses aînés, sur lesquels il avait tendance à se modeler), Vailland entre dans une nouvelle période d'angoisse. Une occasion s'offre de sortir du cycle quotidien : son journal l'envoie en Éthiopie assurer le reportage sur le couronnement de l'empereur Haïlé Sélassié. Vailland croit aux intersignes : le voilà de nouveau face à Rimbaud. Il décide de rester en Éthiopie, se lie sur place à un personnage étrange, mi-homme d'affaires, mi-aventurier, qui va, grâce à ses relations à la Cour d'Addis-Abéba, monter une vaste entreprise de pêcherie. Vailland travaillera avec lui. Il sera lui-même un de ces « brasseurs d'argent » qui, depuis l'enfance, le fascinent. Ce sera, pourquoi pas ? la fortune, une autre manière de ne pas être un petit bourgeois.

L'aventure en Éthiopie se terminera dramatiquement : l'homme d'affaires-aventurier est assassiné, et Vailland retourne à son journal, à ses fins de mois difficiles (« Un salarié, dira Marat, quel que soit son traitement, gagne toujours un peu moins d'argent qu'il n'en a besoin »), à son emploi du temps pénible qui l'oblige à se lever à six heures chaque matin (« Je n'ai pas plus de raison pour me lever que pour rester couché, dira Eugène-Marie Favart ; un jour je me tirerai une balle dans la tête, pour ne pas avoir à choisir »).

Il a rompu avec Mimouchka qui était jalouse, il joue de plus en plus au dandy ; il a des aventures, il se drogue, il a ses périodes de fête, mais il est souvent las de tout. Un jour de 1934, il écrit à son vieux camarade de khâgne Jean Beaufret : « L'ancien monde achève de se désagrèger. Lecomte est fou et passe ses rares instants de lucidité à essayer de prouver qu'il est encore intelligent ; Daumal joue au mâle qui protège son épouse (...) On ne parle plus des surréalistes ; les gens de gauche deviennent fascistes ; je ne me drogue plus depuis quatre

ROGER VAILLAND

Écrits intimes

Voici Vailland, vu de l'intérieur, à chacune des *saisons* qui ont composé sa vie. Un adolescent « frêle et doux, assez timide » s'exerce à la poésie et bientôt à la drogue. Quelques années passent : il est directeur d'une revue parasurréaliste. Puis vient le temps de l'amour fou, puis le temps de l'ennui, puis la Résistance, et voici *Drôle de jeu*. Vailland devenu Marat, figure fascinante : l'engagé qui a le sens du dérisoire de l'engagement. Quand, renonçant à sa « distance », il troque son regard froid du vrai libertin pour le regard froid du vrai bolchevik, il gardera son ton d'aristocrate et son goût des plaisirs.

Et puis vient la saison de la tragédie : ce voyage à Moscou où Vailland apprendra la vérité sur les crimes de Staline, et au retour le petit cahier d'écolier, « on se croit à l'extrême pointe de son temps et l'on réalise soudain que l'histoire est entrée dans une nouvelle phase, sans qu'on s'en soit aperçu ». Mais brusquement la réflexion tourne court. A la soixantième page Vailland écrit en grosses capitales : « *Ça ne m'intéresse plus.* » Le Vailland communiste est mort, comme mourra Don Cesare dans *La loi*.

La *trempe* est terminée, la *souveraineté* conquise. Il est désormais lui-même pour lui-même, sans confesseur, ni parents, ni maîtres, ni parti. C'est le temps des fêtes et de la lucidité — mais l'on sent l'allégresse bien près de se muer en angoisse.

Une vie va s'achever, courte et intense, qui n'aura guère connu de temps morts. Il souhaitait mourir les armes à la main. Il est mort dans son lit, d'une maladie rongeuse. Au moins s'est-il donné la satisfaction de mourir en défiant Dieu, comme un vrai libertin.

Le psychanalyste ne manquera pas de déceler dans les rêves et les rêveries consignés dans les *Écrits intimes* le retour obsessif d'un ballet de figures étranges : la femme-mère inaccessible, la femme phallique castratrice, l'homme dévirilisé — tout un monde fantasmatique hérité de la petite enfance, qui aura pesé sur Vailland à travers ses saisons successives, et qui nous donne peut-être des clés pour son œuvre.

nrf